

Dominique BOURG est professeur à l'Université de Lausanne et engagé dans la politique du développement durable. On trouvera une bibliographie complète sur le site de l'Université de Lausanne. L&V le remercie d'avoir proposé la publication de cet entretien tenu le 31 janvier 2008. Plutôt que de couper certains passages, nous avons préféré les placer en note.

Dominique BOURG

Le destin commun de l'humanité et de la nature

1. La collection *Cogitatio fidei* aux éditions du Cerf publie de nombreux ouvrages d'intelligence critique de la foi. Dominique Bourg a dirigé notamment dans cette collection la parution d'un colloque du Centre d'études et de recherches interdisciplinaires en théologie de Strasbourg, *L'Être et Dieu* (1986). (Ndlr)

2. Il s'agit de *L'Homme-artifice. Le sens de la technique*, paru en 1996 (Ndlr).

3. C'est un mot un petit peu barbare pour désigner la substitution de la vente de l'usage d'un bien à la vente du bien lui-même. Si vous vendez un bien, nécessairement, pour augmenter votre chiffre d'affaires, il faut vendre de plus en plus de biens ; en revanche, si vous vendez l'usage d'un bien, vous pouvez imaginer que le support matériel de cet usage puisse durer le plus longtemps possible, et intégrer progressivement de l'innovation sans pour autant que les flux financiers diminuent. On a ce qu'on appelle un découplage entre la création de richesses ou de valeurs, d'un côté, et de l'autre les flux d'énergie et de matières sous-jacents.

Lumière & Vie : Pourriez-vous tout d'abord nous dire quelques mots sur votre parcours de chercheur, puis d'acteur, dans le domaine du développement durable ?

Dominique Bourg : Je suis parti d'un autre domaine, il y a maintenant 25 ans, celui de la philosophie du langage et de la religion. J'ai publié un premier livre qui s'appelait *Transcendance et discours* dans la collection *Cogitatio fidei*.¹ J'ai ensuite laissé derrière moi, sans rupture, tout ce qui était réflexion sur la religion, pour m'intéresser à la philosophie des techniques. Après une série d'articles, j'ai publié un premier livre chez Gallimard sur le sujet,² et c'est ce qui m'a conduit aux questions d'environnement.

Interroger les techniques, c'est forcément buter sur la question de nos relations à la nature, sur la crise environnementale et ce qu'on appelle la crise globale. Et dans ce cadre, j'ai toujours maintenu deux veines, une veine spéculative, philosophique, et j'y suis toujours très attaché, et en même temps une spécialité plus large, autour du développement durable et de sa mise en œuvre pratique. J'avais créé par exemple à l'Université de technologie de Troyes un laboratoire dédié à l'écologie industrielle.

Aujourd'hui, je m'intéresse aux stratégies de dématérialisation, et de façon plus précise, à l'économie de fonctionnalité.³ J'ai eu aussi un rôle institutionnel dans le cadre de la commission

Coppens, en charge de remettre aux autorités publiques un projet de charte constitutionnelle de l'environnement qui depuis lors a été adopté. Dans le cadre du Grenelle, j'étais vice-président de la commission 6 (« Promouvoir des modes de développement écologiques favorables à l'emploi et à la compétitivité ») et suis à nouveau vice-président d'un groupe d'études sur l'économie de fonctionnalité.

L&V : Pouvez-vous situer pour nous ces « stratégies de dématérialisation » ?

D. B. : En fait, de façon très générale, le développement durable est la tentative de répondre à deux déséquilibres qui se sont creusés dans la deuxième moitié du 20^{ème} siècle.

- Le premier déséquilibre concerne la répartition de la richesse. Au moment où Adam Smith publie son *Enquête sur la richesse des nations*,⁴ entre les zones les plus riches et les zones les moins riches le rapport en termes de pouvoir d'achat était systématiquement inférieur à 1 à 2. En 2000, il était de 1 à 74. En d'autres termes, on a un problème de répartition des richesses à l'échelle planétaire, avec un capitalisme qui engendre aujourd'hui des écarts sociaux gigantesques à l'échelle de la planète et désormais aussi à l'intérieur de chaque aire économique et politique.

- Le deuxième défi du développement durable (et c'est vraiment complètement contraire à la tendance générale, il ne faut pas se faire d'illusion), c'est d'essayer de mettre un terme à toutes ces exponentielles qui caractérisent notre impact sur la nature. Démographie, consommation d'eau douce, émissions de CO₂, de CH₄, flux de matières, pression sur les ressources renouvelables et les services écologiques, ... toutes les courbes sont exponentielles. Toutes, sans aucune exception. Nos économies fonctionnent sur le support de flux de matières et d'énergie en constante augmentation et de façon exponentielle.⁵ Il s'agit donc de faire décroître de façon drastique ces flux.

Pour ce faire, on met en place des stratégies de dématérialisation à des niveaux différents. Par exemple, en ce qui concerne la lutte contre le changement climatique, ce sont les permis d'émission pour les émissions concentrées, celles des très grosses industries ; c'est une directive effective depuis 2005 en Europe. Et mainte-

4. Adam Smith (1723-1790), philosophe et économiste écossais, écrit en 1776 sa *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations* (Ndlr).

5. Il faut bien rappeler ce qu'est une exponentielle, comme on le trouvait dans le rapport du Club de Rome en 1972 : imaginez que vous ayez un nénuphar qui double de surface chaque jour, imaginons qu'il couvre tout l'étang sur 30 jours, le 29^{ème} jour il couvre la moitié de la surface de l'étang... c'est ça, une exponentielle.

nant on va mettre en place des instruments pour les émissions diffuses, celles qui proviennent du chauffage, des transports, etc. qui renvoient aux administrations, aux petites et moyennes entreprises et surtout à chacun des citoyens d'un pays. Mais on a le même problème avec les flux de matière au sens classique. On est maintenant déjà au taquet pour un certain nombre de métaux précieux, et même des métaux comme le cuivre. Il s'agit de voir comment continuer à produire un confort relatif avec des flux d'énergie et des flux de matières qui décroissent de façon rapide et, *in fine*, drastique.

Autant dire franchement qu'entre ce qu'on fait et la cible, on est plutôt dans l'ordre de l'orthogonal, même si du côté du changement climatique, on commence à prendre le taureau par les cornes.

L&V : Dans ce dossier sur l'homme en quête de nature, nous avons voulu manifester l'aspect complexe et changeant du rapport de l'homme à la nature. Au fond, le rêve de s'affranchir des limites de la nature prend vraiment forme avec la modernité...

6. Francis Bacon (1561-1626) est l'auteur d'un *Novum Organum*, qui expose une nouvelle méthode scientifique, et aussi de *La nouvelle Atlantide*, œuvre posthume de fiction où les sages de la maison de Salomon, par une division très approfondie du travail scientifique, réussissent à faire des prodiges, inventent des matériaux et des végétaux nouveaux, une pharmacopée pour rendre les hommes heureux, des moyens de communiquer à distance, de jeter des ponts par dessus de distances immenses, etc.

7. Il faut tenir compte de ce « comme » ; Marion a bien montré que Descartes pense qu'il y a un abîme entre l'entendement humain et l'entendement divin : on n'est pas du tout dans ce que sera après la modernité.

D. B. : Oui, avec la modernité telle qu'elle naît avec Bacon et Descartes, par exemple. C'est un rêve d'arrachement à la nature et de domination sans faille. Mais ce n'est pas une domination brutale, même si Bacon a parfois des formules dures : il jusqu'à considérer la nature comme avec une prostituée à mâter. Mais on reste dans un contexte religieux, on garde la perspective du salut. Bacon⁶ est un pélagien, et pour lui, la science nouvelle va permettre de recouvrer l'état de perfection d'avant la chute. Cette construction s'inscrit dans une interprétation de l'héritage chrétien. L'objectif de la maîtrise de la nature, c'est finalement un état pacifié de nos relations à la nature où pourra s'accomplir pleinement l'humanité de l'homme.

Et on retrouve ça chez Descartes, dans la 6^{ème} partie du *Discours de la méthode* où il dit la fameuse phrase : « nous allons devenir comme maîtres et possesseurs de la nature ».⁷ Nous allons pouvoir, poursuit-il, « (jouir) sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent ». Si vous voulez une allusion plus directe au livre de la Genèse, cela me

paraît difficile. On va lever la malédiction divine contractée au sortir de l'Eden et on va recouvrer l'état d'avant. Ce n'est pas un rêve de destruction. C'est ambigu, et relève au pire d'un mélange de brutalité et de spiritualité.

Autant dire qu'on va ensuite abandonner le rêve spirituel, ou tout au moins le séculariser, avec Condorcet, en particulier. La sécularisation sera achevée avec Marx. Mais je préfère voir le résultat chez Hegel. Le rêve de Hegel, c'est que la maîtrise technique de la nature ne nous contraigne plus à sacrifier la majeure partie du genre humain à l'accomplissement de l'humanité d'un petit nombre ; devrait alors s'ouvrir l'espace d'une reconnaissance mutuelle entre tous les hommes. Pour Aristote au contraire, la servitude du grand nombre est la condition de la réalisation de l'humanité d'une élite. Au sein de la Cité antique, seule la petite frange des hommes libres parvient à épanouir sa propre humanité par l'exercice de la raison aussi bien spéculative (science et philosophie), que pratique (politique) ; à quoi s'ajoute l'épanouissement de la sensibilité par les arts. La condition pour que certains deviennent pleinement hommes, c'est que les autres puissent prendre en charge la satisfaction de leur processus vital. La dialectique du maître et de l'esclave, c'est l'inverse : grâce à la maîtrise de la nature, les hommes vont pouvoir créer les conditions de leur reconnaissance mutuelle et d'une humanité pacifiée. Là encore, il n'y a aucune idée de destruction de la nature.

L&V : Pourtant, ce rêve de maîtrise de la nature semble avoir échoué...

D. B. : On a lamentablement échoué socialement : on a aujourd'hui un capitalisme éminemment séparateur, qui détruit cette enveloppe de viabilité qu'est pour nous la biosphère, qui détruit les relations humaines, qui crée de la pauvreté à vitesse grand V et en masse, et de façon absolument cynique... Et en matière de nature, on sait maîtriser des phénomènes à une échelle locale et circonscrite, mais très souvent cette même maîtrise engendre à plus ou moins long terme des effets dommageables, éminemment destructeurs, qu'on ne peut jamais prévoir.

Le changement climatique, par exemple, n'a pas été anticipé. On parle d'Arrhenius à la fin du 19^{ème} siècle, le premier à faire le lien

8. Dans un numéro de *Science et vie* qui datait de 59, il était déjà question du changement climatique et de l'effet de serre, mais en 59, on rêve encore à l'an 2000, on a encore un rêve baconien. C'est sans doute inquiétant, disait le journaliste, mais rassurez-vous : en l'an 2000 nos savants auront maîtrisé le phénomène, et on réglerait le climat de la terre avec un simple thermostat. On en est assez loin !

entre notre exploitation des ressources fossiles et une modification de l'effet de serre naturel, et à envisager un réchauffement de 4 et 5° de la température planétaire moyenne, mais sur plusieurs milliers d'années, selon un rythme géologique. Qui plus est, pour ce Suédois, ce n'est pas une menace, c'est plutôt une bonne nouvelle (durant la précédente ère glaciaire il y avait trois Km de glace sur Stockholm !). On va commencer à s'apercevoir de la menace avec Revelle et Keeling ; celui-ci va mesurer à partir de l'année 1958 la variation de concentration de CO₂ dans l'atmosphère à Mauna Loa dans le Pacifique.⁸

Quand ça vient sur l'agenda public avec la création de l'IPCC en 1988, un siècle après Arrhenius, là, on commence à se dire que c'est vraiment dangereux. En fait, tous les grands problèmes écologiques destructeurs, que ce soit la couche d'ozone, les effets de la radioactivité sur les systèmes biologiques, l'imprégnation chimique des sols et ses conséquences sur la santé, etc., ont systématiquement été identifiés après coup. Quand on invente une molécule nouvelle, on se focalise sur un certain nombre de mécanismes, mais ce que la diffusion de cette molécule va produire en interaction avec tous les autres mécanismes, on ne peut pas le savoir.

Maintenant on se rend compte que non seulement nos techniques ont des effets destructeurs, mais qu'on se heurte partout aux parois de la biosphère. On est aux limites. On s'y heurte du côté de la démographie, des flux de matières, des flux d'énergie, des effets induits sur l'environnement, de l'alimentation mondiale, des ressources naturelles, etc. Partout, tous les signaux sont au rouge.

L&V : Les constats que vous dressez sont alarmants et peuvent passer pour catastrophistes, voire guidés par une idéologie... à moins que l'idéologie ne vienne d'ailleurs !

D. B. : Il faut prendre très au sérieux les prévisions sur le changement climatique. Il n'y a aucun doute là-dessus : on a des modèles qui tournent depuis les années 80, et ce qui se passe aujourd'hui, grosso modo, c'est ce qu'ils avaient permis de prévoir. Ce qu'ils n'avaient pas intégré, ce sont certaines accélérations, sur lesquelles je reviendrai. Ces modèles fonctionnent avec les équations de la dynamique des fluides, par exemple ; si vous

prenez l'avion, et que vous ne croyez pas aux modèles climatiques, arrêtez de le prendre, car ce sont les mêmes équations !

Les prévisions sont le fait d'une communauté scientifique organisée depuis 88 : ce qu'on appelle l'IPCC.⁹ On y trouve les meilleurs experts répartis en trois collèges ; l'un s'occupe des bases physiques, un autre de la vulnérabilité (les conséquences sur nos sociétés), et un troisième, constitué d'économistes, d'étudier les moyens de réduire nos émissions. La mission de l'IPCC est de procéder, grosso modo tous les cinq ans, à l'évaluation par les pairs des connaissances sur le climat et son évolution.

9. Intergovernmental Panel on Climate Change, ou Groupe Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat.

Ce n'est pas sérieux de douter du changement climatique. Encore récemment, l'association des géophysiciens américains a envoyé un message d'alerte. Quand Allègre prend la parole pour mettre en doute ces prévisions, c'est pour qu'on parle de lui. C'est assez dérisoire : il n'a jamais publié le moindre article sur le climat dans une revue scientifique. Bien sûr, personne n'a envie de croire à de telles prévisions : cela n'enchant pas ! Mais ces pseudo-critiques ont un rôle moral – je dis bien : moral – délétère. Elles encouragent l'inertie à un moment où on devrait mobiliser toutes les forces.

L&V : S'il faut prendre au sérieux les prévisions des climatologues, quels deviennent les enjeux ?

D. B. : Il faut prendre au sérieux ces prévisions, qui s'appuient sur deux siècles de physique, et sur un effort de recherche énorme depuis les années 80. On travaille avec une quinzaine de modèles, on a des observations de plus en plus fines. Le changement climatique est un phénomène en cours. Depuis maintenant trois décennies, on assiste à une augmentation de la température planétaire moyenne de 2 dixièmes de degré par décennie, alors que quand on passe d'une ère glaciaire à une ère interglaciaire, ça évolue d'un degré tous les mille ans.¹⁰ Donc ça va très, très vite.

10. En dehors de rares exceptions, car on peut avoir aussi des épisodes beaucoup plus précipités.

- La première des conséquences, en fonction des scénarios d'émissions fait par les économistes,¹¹ c'est une élévation de la température qui se situera entre 1,8° et 6,4° à la fin du siècle, avec une probabilité plus forte vers les 3°. Ce serait déjà énorme, en raison de la rapidité du phénomène. Plus de 6 degrés en un

11. Qui peuvent être trop optimistes : les économistes du GIEC n'avaient pas prévu l'accélération récente des émissions.

siècle, autant dire alors que rien ne s'adapte, c'est le clash. On ne peut même pas exclure des surprises catastrophiques : selon un calcul récent, fondé sur les actuels modèles, il y a une probabilité de 2 % d'augmentation de 10° avec pourtant une concentration du CO₂ de 450 ppm !

- La deuxième conséquence, c'est un changement du régime des pluies. On s'attend dans certaines régions, notamment en Europe, à ce qu'il y ait moins de précipitations en été, très mal réparties toutefois, jusqu'à 30 à 40 %.

12. Le Groenland est une grosse masse rocheuse avec des glaciers au-dessus. Dans l'Antarctique, vous avez aussi une masse rocheuse mais sous le niveau de la mer ; donc le contact entre les glaciers et la roche est sous la mer. Si tout le Groenland fond – on s'attendait à ce que cela prenne plusieurs siècles – ça donne une élévation du niveau des mers de 6 à 7 m. Pour l'Antarctique, c'est beaucoup plus lointain, c'est de l'ordre de 80 m. Même si le phénomène reste lent, on aura une augmentation de 40 à 60 cm par siècle.

13. Le problème de ce rapport est qu'il circule pendant deux ans avant d'être publié. Donc, quand le rapport sort, les données ont changé.

- On s'attend aussi à une élévation de niveau des mers. Ce qui se passe depuis 2001 est alarmant. On a une accélération très rapide de la fonte de la calotte glaciaire de l'Arctique. La calotte estivale pourrait avoir disparu en 2020, alors que le phénomène n'était pas attendu avant la seconde moitié du siècle. Autre phénomène inattendu, les glaciers périphériques du Groenland et de la péninsule Ouest de l'Antarctique dégoulinent dans la mer. Une telle débâcle glaciaire change radicalement le rythme de fonte de la masse glaciaire continentale!¹² Ces phénomènes n'avaient pas été intégrés dans le dernier rapport du GIEC, tout du moins en février 2007.¹³

Du coup l'IPCC, qui n'avait pas tenu compte du phénomène, est revenu sur son chiffre et évoque une élévation du niveau des mers de plus d'un mètre. Le patron du Goddard Institute de la NASA dit qu'on ne peut exclure durant ce siècle une élévation de plusieurs mètres, jusqu'à 4 à 5. Ce serait une véritable catastrophe : le Bangladesh disparaît (la moitié disparaît déjà avec un mètre), ainsi que de grandes villes comme Londres, New-York, Rotterdam, Shanghai... On aurait alors affaire à un rétrécissement rapide de l'écoumène, de la partie en permanence habitable par les hommes.

- Dernière conséquence, c'est un climat beaucoup plus brutal et plus violent. Par exemple, depuis 25 ans, vous n'avez pas plus de cyclones dans l'Atlantique, mais vous avez 2 fois plus de cyclones de catégorie 4 – 5, du style Katrina.

Ce qui nous attend, c'est donc la détérioration de nos conditions d'existence, la disparition des plages et de nos vignes, des enneigements tantôt plus rares, tantôt plus intenses, des inondations

plus fréquentes, des tempêtes beaucoup plus violentes et plus fréquentes, des épisodes caniculaires, une déstabilisation des écosystèmes, etc., et *in fine* un habitat planétaire réduit.¹⁴

14. Dès la deuxième moitié de ce siècle, il faudra compter largement dans les 15 jours où on aura chroniquement 45° dans le sud de la France. La canicule de 2003 qui avait une chance sur 50.000 de se produire en 2003, on pense que ce sera le standard climatique en 2050.

L&V : Dans ces conditions, qu'est-ce qui est encore possible ?

D. B. : Le phénomène du climat présente deux caractères bien particuliers.

- Un caractère d'inertie, dans un premier temps : les écosystèmes réagissent très lentement à nos dégradations. Cela signifie qu'on a déjà pratiquement décidé du climat qu'on aura vers 2050. Les efforts qu'on doit faire visent surtout le climat de la seconde partie du 21^{ème} siècle.

- Et dans un second temps, un caractère d'irréversibilité : une fois qu'on a modifié la composition chimique de l'atmosphère et réchauffé les océans, on ne peut revenir en arrière, on en a pour des milliers d'années, voire des dizaines de milliers. Quant aux conséquences en termes de biodiversité, avec le risque de destruction de 30 à 60% espèces, on en a pour des millions d'années.

C'est ce qui fait qu'on a une fenêtre d'action d'une quinzaine d'années, au mieux. Si on veut atteindre l'objectif de l'Union Européenne, à savoir diviser par deux d'ici à 2050 les émissions mondiales pour ne pas dépasser les 450 ppm de CO₂ (on en est déjà à 383), ce n'est pas en agissant dans vingt ou trente ans qu'on y arrivera, c'est en agissant d'ici 2015, au plus tard. Le deadline, c'est 2015. Si il y a un après-Kyoto avec un horizon 2015-2020 un peu exigeant, ce n'est pas forcément perdu ; on pourrait éviter le pire.

L&V : Nous disposons de peu de temps avant l'irréversible, et pourtant il semble difficile de mobiliser le sens éthique face à ces questions...

D. B. : En fait, on voit qu'il y a un changement énorme dans la prise de conscience. En trois ans, en France, c'est stupéfiant, aussi bien chez les journalistes, dans les ministères que dans l'opinion.

Est-ce qu'on agit pour autant ? C'est encore autre chose ! Et c'est peut-être lié à l'insuffisance de nos réflexes éthiques.

Ce qui constitue nos éthiques, ce qui est au cœur du christianisme et du judaïsme, mais qu'on retrouve dans le zoroastrisme, l'islam, le taoïsme, le confucianisme, et toutes les grandes sages-ses, c'est la règle d'or : ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit. Or, le problème de la règle d'or, c'est qu'elle ne concerne essentiellement que les interactions entre deux individus, et leurs interactions immédiates ; elle ne concerne pas les interactions futures, et a fortiori à long terme ; elle ne concerne pas non plus l'impact de nos actions sur le vivant. Or seule la règle d'or nous oblige.

15. Celui qui a bien montré ça, c'est saint François. Dans les *Fioretti* on nous raconte qu'un soir, saint François et un de ses frères se font agresser par deux routards. Une fois au sol et en sang, il invite les deux routards au souper et au coucher. Là, tout le mécanisme pour justifier la violence est enrayé.

Il ne nous échappe pas qu'on n'obéit pas tous à la règle d'or, mais quand on en franchit les limites, il y a comme une sorte de structure anthropologique qui conduit au moins au besoin de se justifier. Pensez aux nazis : ils ont dépensé une énergie folle à justifier la Shoah.¹⁵ Dans la fable du loup et de l'agneau, avant de croquer l'agneau, il faut absolument que le loup justifie son acte, même si sa justification est nulle. Le problème avec les conséquences d'une action sur les générations futures, c'est qu'il n'y a même plus cette obligation de se justifier.

Il y a eu des tentatives pour palier cette carence. Par exemple, la *deep ecology*. Mais au bout du compte, c'est effrayant, on brise la règle d'or. On ne comble pas un vide, on tue le ressort de l'éthique, il n'y a plus de règle d'or possible, et ça peut déboucher sur des comportements monstrueux. Si effectivement vous êtes persuadé que toutes les espèces ont un droit égal à l'existence et que l'espèce humaine, par ses frasques aujourd'hui, met en cause l'existence d'une grande partie des espèces,¹⁶ vous pouvez conclure que c'est du devoir de l'humanité de réduire drastiquement ses effectifs : il faut supprimer 90% de l'espèce humaine ! Je prends la conséquence extrême, mais on n'en est pas loin dans certains textes de la *deep ecology*.

16. Et c'est la vérité, on peut l'établir par le calcul.

Un autre versant possible, c'est ce que propose Hans Jonas – philosophiquement plus solide que la *deep ecology*. J'ai une grande admiration pour Hans Jonas, il a vu des choses avant que tout le monde ne les voie, mais j'ai des doutes sur son concept de « tyrannie bienveillante et bien informée ». Lui

aussi aboutit à bafouer pour un temps la règle d'or, quand il fait appel au pieux mensonge, en se référant aux *Lois*, avec un conseil nocturne qui régirait l'humanité sans avoir aucun compte à lui rendre. Je pense qu'il vaut mieux tout faire pour essayer d'assumer le changement et la responsabilité pour les générations futures avec des mécanismes démocratiques affinis. Le Grenelle, c'est intéressant sur ce plan.

Le problème éthique n'est pas simple, parce qu'il faut absolument intégrer les générations futures, et l'impact de nos actions sur les autres êtres vivants (de quel droit va-t-on détruire en ce siècle 30 à 60% des espèces ?), mais sans jamais oublier le cœur anthropocentré de la règle d'or. Je ne connais aucune construction totalement satisfaisante sur le sujet...

L&V : L'absence d'évidence éthique peut donc conduire à la violence idéologique, et en particulier à un hygiénisme très autoritaire...

D. B. : Il y a un risque fort pour les années à venir. Aujourd'hui, avec la notion de développement durable, c'est une approche anthropocentrée qui l'a emporté sur le plan international. Ce qu'on essaye de sauver c'est l'humanité. On n'a pas à sauver la terre, il n'y a pas de souci à se faire pour la terre. Le seul problème, c'est qu'on est en train de détruire les conditions les plus propices à notre existence, et plus on ira dans ce sens, plus on suscitera des réactions violentes de rejet, de haine de soi, de misanthropie. On va apparaître à nos propres yeux comme une espèce assassine. On va être découragé de notre propre humanité. Il y aura probablement un terrorisme qui se nourrira d'écologie. Plus les choses deviendront méchantes, plus on s'en prendra à d'autres hommes.

Ce ne sera plus le sacrifice humain réglé par les rites religieux... ce sera le sacrifice humain massif. Il ne serait pas étonnant qu'il y ait des centaines de millions de morts dans le siècle, du fait des pandémies, des guerres, d'effondrements alimentaires, ou de leur cumul. Les humanistes, les chrétiens, vont devoir se serrer les coudes, parce qu'on va assister à un feu d'artifices de contradictions et d'absurdités. Plus ça va tanguer, plus on aura de difficultés, et plus les délires surgiront de toutes parts.

L&V : Au fond, comme le disait René Girard dans *Réforme*, l'Apocalypse n'a jamais été autant d'actualité...

D. B. : J'ai une grande admiration pour René Girard. J'ai lu son dernier livre *Achever Clausewitz*. Comme toujours, Girard a une lecture prodigieuse des textes. Il a vu cette tension extraordinaire entre les premières pages où Clausewitz met à plat le concept de guerre, et cet effort de toute sa vie pour se dire : non, il y a des institutions, il y a des freins, on peut éviter de monter aux extrêmes. Mais non, nous montons aux extrêmes, nous sommes dedans, nous sommes d'autant plus dedans que la guerre institutionnelle classique n'existe plus, et c'est pour ça qu'on pourrait assister à un déchaînement de la violence. La guerre était un exercice de régulation de la violence collective.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant avec l'apocalypse, c'est l'idée d'un entrelacs très fort entre les hommes et la nature. Or, nous y sommes ! Katrina, ce n'est pas seulement un risque naturel, je suis désolé. Ce sont des actions humaines qui ont altéré les conditions naturelles de telle sorte que Katrina a été possible. Tout ce que nous allons dérouiller dans ce siècle de changement climatique, ce sera la conséquence très directe de nos émissions de gaz à effet de serre.

Et c'est là où on en arrive à l'aspect spirituel. On s'est fortement posé la question de la théodicée au moment du tremblement de terre de Lisbonne, parce qu'on a été confronté pour la première fois à une mort en masse, probablement 10.000 ou 20.000 mais à l'époque on a pensé que ça avait été jusqu'à 100.000 morts. Pensez à la réponse de Rousseau à Voltaire. Dans sa *Petite métaphysique des tsunamis*,¹⁷ Jean-Pierre Dupuy constate que les Américains ont reposé la question de la théodicée face au tsunami asiatique, alors que nous, Européens, sommes restés rousseauistes.

17. Seuil, 2005. Cf. présentation sur <http://developpementdurable.revues.org/document2124.html>

Mais imaginez que ça tourne mal, et qu'on ait des centaines de millions de morts durant le XXI^{ème} siècle ; ils apparaîtront comme la conséquence non pas tellement de l'incurie de l'humanité mais du fait qu'on a simplement voulu s'extraire de la vallée de larmes, qu'on a voulu acquérir un confort minimal. Et la conséquence, ce sera des centaines de millions de morts, un effondrement de l'humanité ! Comment dans ces conditions

pourra-t-on encore poser la question de Dieu ? Ça risque d'être une épreuve spirituelle inouïe. L'idée d'une sauvagerie divine ne manquera pas de réapparaître.

L&V : Une question d'avenir pour les théologiens... si on accepte de les écouter encore !

D. B. : Certains hommes accepteront encore de les écouter, ils seront peut-être peu nombreux, mais il faut que les théologiens continuent à travailler au moins pour ces hommes là. C'est une vraie question. C'est une question centrale.

L&V : Plutôt qu'une théodicée, il s'agira d'envisager une dimension plus christologique de l'histoire, un vendredi saint de l'humanité, non plus celui de l'Esprit, mais celui de la nature. Le rêve moderne de construction du bonheur s'évanouit, il n'y a plus d'autre espérance que surnaturelle...

D. B. : Je crois que la construction du bonheur est derrière nous. On a 10 ou 15 ans pour éviter les degrés les plus élevés du malheur. Et on n'en a pas plus. On peut agir dès maintenant, déboucher en 2009-2010 sur un accord après-Kyoto et petit à petit lancer une dynamique. On en prendra moins dans la figure. Ce n'est pas impossible. Il y a une véritable évolution. Au Grenelle, personne ne se serait permis de remettre le diagnostic en cause, alors qu'à la commission Coppens, ça n'arrêtait pas. Juste trois ans avant. Mais toute l'économie mondiale va dans un sens totalement opposé. Pourtant tout n'est pas joué. À chaque acteur de jouer son rôle.

L&V : C'est ce qu'il y a à prêcher de toute urgence.

D. B. : Oui, j'apprécie le terme. Moi, je prêche sur ces sujets. C'est vraiment l'urgence de ce qu'il y a à prêcher. De ce côté là, Jean-Paul II avait bien compris les choses, il a produit beaucoup de textes.¹⁸ Mais on a l'impression que l'Église n'embraye pas, que les chrétiens n'ont pas compris. Alors qu'ils peuvent contribuer aux bifurcations, qu'ils ont un rôle évident pour changer les mentalités quant au rapport à la technique et à la nature.

18. Cf. Jean BASTAIRE, *Les gémissements de la création. Vingt textes sur l'écologie de Jean Paul II*, Parole et Silence, 2006. On cite souvent le message du 1^{er} janvier 1990 pour la 23^{ème} journée mondiale de la paix, l'audience générale du 17 janvier 2001 invitant à la conversion écologique, ainsi que quelques passages d'encycliques (par exemple *Centesimus annus*, n°36 à 38).

19. Cerf, 2004.

20. L'article de Lynn WHITE « The Historical Roots of our Ecological Crisis », est paru originellement dans la revue *Science*, 10 mars 1967, vol. 155, N° 3767, pp. 1203-1207. Cet article est paru en français sous le titre « Les racines historiques de notre crise écologique » dans l'ouvrage de Jean-Yves GOFFI, *Le Philosophe et ses animaux. Du statut éthique de l'anima*, Éditions Jacqueline Chambon, Nîmes, 1994 (trad. par J. Morizot), et dans la revue KRISIS, N° 15 : *Écologie ?*, Paris, septembre 1993 (trad. par A. de Benoist). (Ndlr)

Un des seuls auteurs un peu engagé, c'est Jean Bastaire, qui a écrit *Pour une écologie chrétienne*.¹⁹ Il revient à l'article de Lynn White²⁰ sur les racines de la crise écologique, vues du côté d'une interprétation latine et occidentale du christianisme. Ce qui n'est peut-être pas totalement faux, mais est plus complexe que ça. Pour Jean Bastaire, Lynn White est victime d'une vision rétrospective. Il relit le christianisme à partir des effets de la théologie cartésienne. Mais ce que dit saint François, on le trouve déjà dans la patristique. Il y a là tout un chantier pour les théologiens...

Dominique BOURG